

# BELVEDERE

*Messina – Santa Croce sull’Arno – Milano – Lyon*

**N. 49 (8<sup>ème</sup> année mail) (2500 envois en Europe) Septembre-Octobre 2017**

Journal poétique et humorale en langue française italienne et sicilienne (envoyé par l’intermédiaire de *La Déesse Astarté*, Association Loi 1901 av. J.C.) de l’écrivain Andrea Genovese **seul auteur de tous les textes publiés**. Belvédère est un objet littéraire.

*Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana (inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.) dello scrittore Andrea Genovese **unico autore dei testi pubblicati**. Belvedere è un oggetto letterario.*

***a.genovese@wanadoo.fr***

On peut consulter tous les numéros de Belvedere dans **Andrea Genovese - Wikipedia.fr**

Ou **<http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>**

**Pour ne plus le recevoir, il suffit d’envoyer un mail. – Per non riceverlo più, basta mandare una mail.**

## Spécial LYON

**La poésie – L’Hôtel-Dieu – Le théâtre – Saint-Jean – L’Opéra –  
Les Archives – Le Musée Gadagne – L’étranger – Le cinéma**

## COLONIALISMO

### Apocalypse

Notre planète n’est qu’un petit point dans l’espace. À la frontière du système solaire, on ne la voit plus du tout. Toutefois les photos satellitaires et les caméras des stations spatiales nous ont familiarisés avec sa curviligne sphéricité qui laisse apercevoir les immenses espaces bleus des océans et la variété morcelée des continents. Ce qui nous enchante et en même temps nous inquiète, imprégnés comme nous sommes d’une sorte de peur ancestrale du vide, si on pense à sa rotation mystérieuse dont nous n’avons pas conscience directe mais qui nous ouvre au vertige de la précarité de tout ce qui se trouve à l’intérieur de sa bulle gazeuse. Et cependant, minuscules êtres insignifiants, le fait de rester debout sur nos pieds nous donne une présomption parfois sans borne de pérennité. Nous avons quadrillé la mappemonde à notre guise, au prix de séculaires affrontements, guerres, génocides, massacres, horreurs de toute sorte, et nous continuons à nous déchirer et à nous entre-tuer. Celui qui nous a engendrés et placés ici, dans cet enfer idyllique, poursuivait-il un but ? Est-il un metteur en scène ? Un directeur de théâtre ? Devons-nous nous réjouir de son silence, de son absence ? Nous préparer au jugement dernier ?... *Pourquoi tu ne m’écoutes pas ? Est-ce ton smartphone, le messager de l’Apocalypse ?*

### Apocalisse

*Il nostro pianeta è un puntino nello spazio. Alla frontiera del sistema solare non lo si vede più. Tuttavia le fotografie satellitari e le telecamere delle stazioni spaziali ci hanno familiarizzato con la sua curvilinea sfericità che lascia scorgere gli immensi spazi azzurri degli oceani e la diversità frammentata dei continenti. Cosa che ci incanta e ci inquieta al tempo stesso, impregnati come siamo di una specie di paura ancestrale del vuoto, quando pensiamo alla sua rotazione misteriosa, di cui non abbiamo coscienza diretta ma che ci dà la vertigine della precarietà di tutto ciò che si trova all’interno del suo involucro gassoso. Ciò malgrado, minuscoli esseri insignificanti, il fatto di restare dritti sui nostri piedi ci procura una presunzione senza limiti di perennità. Abbiamo suddiviso a scacchiere il mappamondo come meglio ci è parso, al prezzo di secolari lotte, guerre, genocidi, massacri, orrori d’ogni genere, e continuiamo a straziarci e a ucciderci tra di noi. Colui che ci ha creati e ci ha piazzati qui, in questo inferno idilliaco, perseguiva uno scopo ? È un regista ? Un direttore di teatro ? Dobbiamo rallegrarci del suo silenzio, della sua assenza ? Dobbiamo prepararci al giudizio universale ?... Ma perché non mi ascolti ? È il tuo smartphone, il messaggero dell’Apocalisse ?*

## HEXAGONIE

### Un pays africain au cœur de l'Europe

Il suffit de regarder autour de soi et se rendre à l'évidence : dans les grandes comme dans les moyennes villes d'Hexagonie on ne rencontre plus que des Maghrébins et des Noirs – à part quelques tribus de Rom et d'Albanais experts en larcins et prostitution, des Chinois à tout faire et d'autres minimes communautés étrangères dés/intégrées sur elles-mêmes (instructif l'article du 20 octobre dans Le Monde sur les 570 bidonvilles qu'on ne veut pas voir). L'ethnie autochtone est en voie de disparition, elle survit grâce aux filles de souche qui s'accouplent avec le peu de bites hétéros indigènes sur le marché. Les Noirs sont surtout embauchés dans les magasins et supermarchés, et de plus en plus dans les services publics, comme gardiens des entrées, pour dissuader nos tendances cleptomanes de Blancs pervers.

Sur le plan exquisément politique, Hexagonie est devenue une monarchie bananière qui entasse des lois liberticides et sexuellement transmissibles. Plus ou moins partout, dans un pays où les féministes ont crétinisé la psychologie féminine et nous emmerdent avec cette fadaise du harcèlement, c'est le revers de la médaille qui s'affirme : dans de plus en plus de cafés et bistrots, à longueur de journée peuplés de mecs oisifs (apparemment, en réalité ils travaillent dans le secteur de la drogue), il n'y a plus de femmes. Ces entrepreneurs musulmans nous les cachent. Sur le plan social, des bandes de jeunes désœuvrés infestent partout, souvent armés jusqu'aux dents, agressant cambriolant et violant à longueur de journée. À Marseille c'est la terreur quotidienne, à Toulouse Paris Grenoble n'en parlons pas, à Lyon il suffit de lire la chronique quotidienne du Progrès pour constater où le laxisme de l'ancien maire, aujourd'hui ministre de l'Intérieur, a conduit la sécurité de cette ville. À chaque coin de rue on croise des détraqués, des dealers, des gueules haineuses, le couteau caché sous la manche.

Les hommes politiques, les riches, les artistes, les intellectuels (dont les enfants et les proches parents s'encanaillent dans des emplois fictifs et de joyeuses vacances aux Tropiques), enfermés dans leur égoïsme et leurs tours d'ivoire, dans leurs prébendes et privilèges, sont devenus aveugles et incapables de comprendre la profondeur du mépris et de la haine que leur porte une certaine jeunesse, surtout les fils des immigrés maghrébins, qui endurent les stigmates de toutes les humiliations subies par leurs parents et celles dont, à tort ou à raison, ils se croient victimes. La férocité des attentats, que l'hypocrisie des régimes attribue à l'État Islamique, ce sigle inventé par la CIA (qui d'ici peu le remplacera par un autre), n'apprend rien aux serveurs zélés d'un capitalisme criminel et belliqueux, destructeur de toute valeur et signification de la vie humaine.

Dire les choses comme elles sont fait bondir les soi-disant antiracistes, c'est-à-dire, s'il ne s'agit pas d'idéalistes abusés, les profiteurs de subventions publiques qui pataugent dans leurs *faînéantise* tout comme les politiciens, surtout ceux qui militaient ou ont trahi le parti socialiste. Les calamités ne finissent jamais : aujourd'hui on a à faire, aux plus hautes fonctions de l'état, à des mecs qu'on devrait privatiser, tandis qu'on devrait nationaliser tous les services publics et la richesse individuelle excessive, pour essayer de sauver les meubles, car il n'y a pas de quoi se réjouir si la *révolution* se fera au nom d'Allah et pas au nom de Lénine.

## RITALIA

### Lo Stato Pontificio

*Credo che ormai non ci sia più nulla da fare per Ritalia, anch'essa è diventata un paese africano dove l'islam smoderato attende solo il momento buono per prendere il potere e eliminare un'etnia in via di disgregazione genetica, sociale, culturale. Troppi sono stati i cedimenti, troppa l'illusione di poter controllare il flusso degli schiavi da immettere a buon mercato nei gangli del lavoro clandestino e, secondo i metodi sindacali del caporalato di stampo mafioso, nei ghetti agricoli del Meridione. Una buona parte di questi immigrati, restia a qualsiasi tipo di lavoro – anche meno oneroso e meno schiavistico di quello proposto a decine di migliaia di loro – vive allo sbando. Una parte in centri d'accoglienza affidati generosamente (nel senso ben pagati dallo stato) a dei privati e soprattutto alle organizzazioni controllate dalla chiesa, questa cancrena secolare del paese. Una parte in diversi casi si è integrata, ben integrata sì, nel tessuto della criminalità, già di per sé abbastanza prolifero anche prima di questo apporto culturale, nel controllo della prostituzione a cui praticamente sono avviate o si avviano volentieri tante donne che sbarcano (salvate!) incinte o con bambini di cui non si sa più dove vanno a finire (o meglio si sa, ma si fa finta di non saperlo), o nel traffico della droga che nessuno ha intenzione di stroncare, visto che i primi consumatori sono i mafiosi, gli uomini politici, gli intellettuali, i ricchi, i loro figli, le loro mogli le loro amanti e gli amanti delle loro mogli, la meglio gioventù insomma per dirla con Pasolini.*

*La cosa paradossale è che in questa fase di transizione tra un potere religioso e l'altro, la chiesa cattolica, guidata da un papa che sembra un ripetitore di notizie del telegiornale, ha apertamente assunto la direzione dello stato ritaliano. Il papa, pur non avendo niente da raccontare sulle emicranie cosmiche del suo Datore di lavoro, ha invece da ridire su tutto quello che succede in Ritalia, sulla legge elettorale, sulla disoccupazione, sul funzionamento dei sindacati, e, onorabilmente certo, sull'inchinamento dei bambini (in questo caso, si mostra giustamente orripilato su quella che è stata per secoli una cattolicissima norma canonica), insomma prende la parola, lui e certi cardinali e quella genia di vescovi della CEI, per rompere continuamente le palle alla società civile, facendo insomma politica, come ai tempi dell'Azione Cattolica di Gedda e di quel cardinale bolognese che faceva suonare a morto le campane solo perchè una povera ragazza siciliana, rapita e violentata dal suo spasimante, aveva rifiutato il matrimonio riparatore.*

*È vero che l'Azione Cattolica di nefanda memoria è oggi, in peggio, incarnata dal Partito Democratico dove sculettano monachelle abatini e topi di sacristia, ma ho l'impressione che le Cinque Stelle in quanto a gesuitismo comincino a non essere da meno, e rischiano di discreditarsi anch'essi totalmente. Avevano cominciato col porre l'assedio al parlamento, poi ci sono entrati ma non hanno defenestrato nessuno. E comunque, cosa vogliono? Noi siamo per la nazionalizzazione dei beni, l'abolizione del mercato azionario, l'eliminazione fisica dei mafiosi e dei corrotti, la riduzione, nello spazio di qualche decennio, a trenta milioni di abitanti, per ricostruire una società più giusta felice e equilibrata. E naturalmente vogliamo l'annessione del Vaticano e la messa fuori legge di tutte le religioni.*

*Libertà va cercando ch'è si cara...*

**Catalogna/Occitania  
utopie letterarie?**

*Indipendentemente da come andrà a finire, il dilettantismo politico dei suoi dirigenti rischia di rinviare a lungo o far nascere zoppa l'indipendenza della Catalogna, rendendo meno agevoli nuove rivendicazioni in diversi parti dell'Europa, in Francia (Corsica, Paese basco e Occitania), in Gran Bretagna (Scozia), in Belgio (Fiandre), per citare i casi più macroscopici di soprusi coloniali all'interno di singoli stati. Chiunque abbia una qualche consapevolezza storica e una chiara coscienza della situazione d'aggravata ingualità in cui il capitalismo e la finanza internazionale hanno ridotto i popoli, non può non auspicarsi una frammentazione degli stati nazionali, per una più articolata e meno elefantica organizzazione europea, sola speranza, secondo me, di stroncare la spirale imposta dai burocrati di Bruxelles, asserviti alle lobby internazionali e all'imperialismo americano attraverso la Nato, che ha solo il compito di isolare la Russia (la solita politica criminale che si ripete nei secoli, dal Re Sole a Napoleone, dalla prima guerra mondiale a Hitler). Ma l'argomento merita altra tribuna. Qui mi limito ad arricchire la mia mitologia tolosana, in lingua italiana per i tanti innamorati d'oltr'alpe della cultura occitana. Poco tempo fa ho pranzato con un gruppo d'amici in un ristorante di fronte al mitico 56 della rue du Taur, sede, tra altre istituzioni, della Bibliothèque des Études Méridionales. In questa biblioteca universitaria e altrove, François Pic, in mancanza di un movimento per l'indipendenza dell'Occitania, continua la sua eroica fatica per la promozione della letteratura occitana che, malgrado le difficoltà, riesce ancora ad esprimere scrittori e studiosi di alto livello. Gli sono di nuovo debitore di notizie, libri, riviste e opuscoli.*

**Xosé Louïs Méndez Ferrin  
Sirventese contro la distruzione dell'Occitania**

*« Innocenzo-Terzo-Reich, figlio di sette lupe/ con la rognà al culo, immondo rospo,/ Chang-Kai-Shek in sottana, alias/ Franceso Torquemada Duvalier, marchese/ di Guernica, cugino dell'Anti-nessuno,/ dimmi, fantasma infame, quale avvoltoio/ d'orgoglio ti ha morso alla gola, quale / sperma-di-voler-essere-sterminando/ ha fecondato i tuoi occhi e le tue parole. » (trad. A.G.)*

Méndez Ferrin (1938), è poeta romanziere e critico letterario in lingua galiziana. L'eterogenea Spagna non ha soltanto a fare i conti col malessere basco e catalano, ma anche con una orgogliosa Galizia, dove la tradizione del sirventese medievale si perpetua nella tenace resistenza della poesia galiziano-portoghese. In una elegante cartella in folio, il sirventese di Méndez Ferrin è riprodotto in tre diverse varianti più versione francese. La violenza satirica di Sordello e di altri trovatori qui si scatena in uno sdegno risentito e feroce che abolisce ogni temporalità, accomunando papa Innocenzo III e Simone di Montfort, massacratori degli Albigesi e distruttori della civiltà occitana, agli orrori della storia più recente, dal nazismo hitleriano alla guerra civile in Cina, e ben altro. Scritto nel 1973, questo sirventese ci riporta agli anni delle nostre utopie e illusioni, alle nostre lotte per il Vietnam e 'Cuba libre'. Chissà che non si debba rispolverare i nostri slogans, oggi che un "immondo rospo" si trova alla testa di uno stato razzista guerrafondaio e canaglia come gli Stati Uniti? Vedremo ancora spenta nel sangue la candida rivolta di vita nuova che incendiava gli occhi degli Albigesi, i loro nomi cancellati sulle terre d'Occ tristi all'infinito?

**Molière l'occitano  
Bibliothèque d'Études et du Patrimoine**

Un poco azzardato ma suggestivo, l'occitanismo di Molière. E tuttavia, il grande attore e commediografo è venuto più volte a Tolosa con la sua compagnia, prova ne sono anche alcune battute del suo *Monsieur de Pourceaugnac* in una specie di occitanico *maccheronico*. Ma questo non basterebbe a giustificare la mostra dedicatagli dal 13 settembre al 14 ottobre. La realtà è che la Biblioteca di Tolosa possiede un fondo Molière unico e incomparabile, una collezione comprendente ben 700 stampe e 3700 illustrazioni d'artisti dal XVII al XX secolo, presentato per la prima volta in questa occasione, ma che naturalmente sarà consultabile anche in seguito. Una varia serie di manifestazioni per tutta la durata della mostra (proiezioni, performances, concerti, spettacoli, conferenze ecc.) arricchiva un programma di notevole impegno culturale.

**La canson del país di Jean Boudou  
Edizione critica d'Élodie de Oliveira**

*La canson del país* è una raccolta giovanile di poesie dello scrittore Jean Boudou (1920-1975), la cui opera in prosa, tutta in lingua occitana, negli anni '70 ha goduto di un grande prestigio (per Fausta Garavini "forse l'esempio più alto di maturità di scrittura nella contemporanea prosa occitana"). *La canson del país* si compone di quindici poesie, scritte tra il 1939 e il 1947, che risentono in qualche modo del clima grigio della guerra mondiale. Il testo, nella sua duplice versione occitana e francese, è pubblicato dalla *Section Française de l'Association Internationale des Etudes occitanes*, arricchito di un apparato filologico e di un prezioso glossario, frutto di un master sostenuto nel 2007 alla Sorbona da Élodie de Oliveira. Malgrado alcuni prestiti mistraliani, Boudou mostra qui di ispirarsi soprattutto a François Fabié, un poeta del XIX secolo della sua regione natale, l'Aveyron, evocato con nostalgia nella sua schiettezza e complessa umanità: "Cantarai del teu país/ l'ama vertadièira.../ Se marguèt un aucèl gris/ pel trauc de l'aiguièira;/ en amont sul puèch,/ tombaba la nuèch,/ una nuèch d'albièira: / la tia nuèch Fabiè".

## In nome della Bibbia

### La conquista dell'America in un saggio di John H. Elliott Il terrorismo religioso di Spagnoli e Inglesi

“Appena fece giorno, vennero alla spiaggia molti di questi uomini, tutti giovani, e tutti di buona statura, gente molto bella...e non sono affatto neri, ma del colore degli abitanti delle Canarie...”, nota Cristoforo Colombo nel suo *Giornale di bordo* al 13 ottobre 1492. “Gli spagnoli sono ragionevolmente riusciti a civilizzare popoli molto più selvaggi e bestiali di uno qualsiasi di questi e ancora meglio l'avrebbero fatto se non li avessero così tanto tiranneggiati”, scrive con evidente tono di rammarico R. Eburne nel suo *A plain Pathway to Plantation* del 1624. Ma la sottile intuizione di Colombo, che assimilava a una filiazione diciamo europea l'aspetto fisico degli abitanti di Hispaniola, è già dimenticata e spazzata via appena qualche anno dopo dagli avventurieri spagnoli di Cortés che cominciano a massacrare e ridurre in schiavitù delle popolazioni in fondo inermi, ingenui e meno barbare e criminali di quelle che arriveranno dall'Europa come orde fameliche per distruggere la loro civilizzazione e impadronirsi delle loro terre. Anche se la scoperta delle dimensioni e delle ricchezze del Nuovo Mondo sorprende la classe dirigente spagnola, la conquista si organizza presto seguendo uno schema ideologico e pragmatico che ha già dato i suoi frutti nella penisola iberica con la riconquista sanguinosa dei territori arabizzati da parte dei sovrani cattolici e la cacciata degli infedeli (cioè delle più raffinate colte e meno fanatiche popolazioni musulmane), cui farà seguito quella degli ebrei. Con la Bibbia in mano e la benedizione del Papa (il simoniacco e incestuoso Borgia).

Questo e altro sono sviluppati in *Imperi dell'Atlantico*, uno stupendo saggio di John H. Elliott, professore emerito dell'Università di Oxford, che ha la singolarità di studiare 'la corsa all'oro' delle Americhe su un binario parallelo, che mette a confronto la conquista spagnola nel Centro-Sud e quella inglese nel Nord dello sconfinato continente, gli attuali Stati Uniti. Anche nel caso degli Inglesi, c'è un precedente assai vicino nel tempo di pratica coloniale: hanno fatto una prima esperienza riducendo in schiavitù l'Irlanda, i cui abitanti essi finiranno per comparare con gli indiani del New England che sarebbero “abituati a costruire le case in modo molto simile agli irlandesi selvaggi”, come scrive Th. Morton in *New English Canaan* nel 1632.

Una bibliografia ricchissima è alla base di questo libro in qualche modo monumentale che, correndo appunto su questi due binari, mette in evidenza come partendo da pretesti d'ipocrita cristianizzazione delle due Americhe all'insegna della Bibbia (questo libro ispirato dal Diavolo, n.d.r.), si costruisce una giustificazione ideologica del genocidio e dell'accaparramento dei beni degli indigeni. Malgrado i Bartolomé de Las Casas (con la sua celebre *Breve relazione sulla distruzione delle Indie*) o i John Eliot, che si videro attribuire il nome di *Apostoli degli Indiani* per la loro umanità, due entità politiche parallele e differenziate si andranno strutturando – l'una sotto l'egida della corona di Spagna, del papato e dei suoi missionari, l'altra all'insegna di un puritanesimo aggressivo; l'una che attraverso il meticcio darà vita alla società cattolico-gesuitica dei paesi latino-americani, l'altra a quella violenta della 'nuova frontiera' che plasmerà la psicologia aggressiva degli Stati Uniti, già in nuce in questo scritto di Franc Wyatt, governatore della Virginia nel 1622: “Il nostro primo compito è l'espulsione dei selvaggi per avere pascoli più grandi così da aumentare i bovini, i suini ecc.” Donald Trump, i fabbricanti d'armi e la politica criminale e guerrafondaia degli Stati Uniti vengono da lontano.

Il saggio di Elliott accompagna l'evoluzione di queste due colonizzazioni sino agli albori del XIX secolo, facendo rivivere dall'interno un pezzo di storia dell'umanità nella sua realtà quotidiana e tragica, nutritasi anche della carne da macello degli schiavi importati con la violenza dall'Africa. Siamo lontani dai miti che i vinti hanno imposto dell'impatto con gli indigeni (missionari e conquistadores esorcizzando il Maligno nei maya e negli atzechi – stuprandone le donne nel contempo –, da un lato; l'“Arrivano i nostri” e tutta la mitologia del western dall'altro), di cui abbiamo in un certo senso distrutto il Paradiso Terrestre. 43 rare illustrazioni a colori a tutta pagina arricchiscono il volume.

**John H. Elliott**, *Imperi dell'Atlantico*, Piccola Biblioteca Einaudi, 2017, pag.684, 32 Euro

1492

Nella pornonotte i giardini  
bruciano d'incenso. Nudo lo stelo  
davanti a valve a lingue biforcute.  
Voi sapete quale insana gioia  
sprizzi dal babelico segno  
che presume riscrivere galassie  
col suo lattiginoso sema.  
Il filo della storia  
nella follia orbitale ci consuma  
e come piccole lune  
tra labbre effeminate  
i testicoli ruzzano con la testa  
mozzata sul vassoio.

Nella pornonotte i giardini  
si spalancano all'aroma  
d'un'antica catastrofe  
atterrite piramidi e floreali  
angosce da cui fuggono  
carponi gli antenati.  
Domestici uccelli  
speronano con rostri  
sogni duri come ghiacci  
alla deriva di liquidi tabù.  
Una sequenza di scandinave chiappe  
avventurate oltre Terranova  
docili elastiche sfinteriche  
a bagnomaria nei sargazzi  
rapida transuma nel tuorlo  
degli occhi all'Ammiraglio.

#### IL CIELO DI CASTIGLIA

Dalla sierra brulla  
al sanguigno levante  
il mare è venduto come schiavo.  
Mulini il mio occhio  
vi rifiuta. Leggi della necessità  
la bacinella volante  
in formazione nell'ariete  
annuncia la stella doppia  
e le serve compiacenti  
nella taverna gestita dal buon dio.  
Aperta al grande gesto  
splende Lira con la sua flora  
esuberante di giardino tropicale.  
Ma quale superbia  
tronchi centenari  
svuotati della giovanile certezza  
e gettati al dubbio roditore!  
Libri della mia confusione  
della mia trasfusione  
solo del vostro rogo io posso vivere.  
Cavaliere cornuti  
e fronde smosse dal pensiero.  
Equin/ozzi astrali.

(Andrea Genovese, *Mitosi*, Milano 1983)

## Alger mon amour

*Le vertige sensuel d'Albert Bensoussan*

‘L’écriture hasardeuse’, selon la formule de l’auteur lui-même, d’Albert Bensoussan éclate dans *Le vertige des étreintes* – un roman à l’âpre saveur autobiographique qui vient de paraître aux éditions Maurice Nadeau – dans les détours papillonnants d’une géographie aux contours physiques bien définis mais qui n’en sont pas moins ceux de l’âme et du souvenir. Déraciné comme tout un chacun peut l’être, le narrateur, juif de la diaspora algérienne, avance avec des zigzags temporels humoraux et linguistiques de son passé à son présent, de sa nostalgie de l’adolescence emportée par les avatars d’une guerre qui n’avait pas de nom, dans un Alger qui n’oublie pas Camus, à son exil métropolitain. De ses amours de jeunesse insouciantes au déclin physique de l’être aimé. On pourrait dire qu’il s’agit d’un cheminement de croix (s’il n’y avait pas l’appartenance plus ou moins assumée à une historicité sinon à une véritable religiosité juives), ou mieux d’un stoïcisme à l’allure classique, justifié d’ailleurs par la variété des références savantes, doublé d’un pessimisme de fond sur le destin des hommes qui « tout autant que les moutons de Panurge » se précipitent « d’un pas assuré et vif, au ravin ». Pour enfin disparaître après avoir traîné leurs précaires coquilles corporelles dans un flou parkinsonien, tel l’épouse aimée. Alger, presque une Combray proustienne, revient dans le souvenir comme une oasis, mais polluée par la révélation brutale de la destinée des hommes, livrés aux aléas de la guerre, de la maladie, du vieillissement, de la parabole qui se ferme sur elle-même et emporte les doux vertiges des étreintes amoureuses. L’enracinement en France, la reconnaissance que Bensoussan en fait avec la gratitude du réfugié, est voilé par l’amertume et la nostalgie, car ayant tout oublié de la langue arabe, l’auteur est devenu « un analphabète au pays où je suis né ». Pour ce qui concerne la remarquable invention linguistique, un seul mot, *naufalger*, en dit long sur cette quête de l’âme à travers une langue-patrie richissime. Où l’ironie, aussi époincée soit-elle, demeure l’arme la plus redoutable pour décrire et circonscrire la précarité existentielle. L’impuissance et la douleur, le “mal de vivre”, atteignent des notes d’une déchirante sublimation poétique.

**Albert Bensoussan**, *Le vertige des étreintes*, **Maurice Nadeau**, 2017, p.260, 19 Euros

## L’île utérale

1.

Une palette  
de genêts  
sur la paroi de lave

Une voile  
sarrasine  
qui s’approche de l’horizon  
maritime

Tous les villages  
hurlent aux cauchemars  
des razzias  
dans la profonde mémoire  
de mes racines

Je suis le corsaire et l’indigène

2.

Minarets et citronniers  
nourrissent un ciel  
de clairs-obscurs  
les prières rouges  
viennent de la mer  
ailes déployées  
vers l’utérus du volcan

Les rameurs sommeillent  
et sur le pont je laisse  
mon turban flotter  
mes cheveux se soumettre  
à la caresse âpre  
de ce vent brûlant

Ecritures friables  
les tentes des ancêtres

Je ne suis que rouille

(Andrea Genovese, *Les Nonnes d’Europe*, Lyon 1986)

# PAGINE INEDITE

a Pompeo Oliva

*Pompeo Oliva è stato per me un amico messinese generoso e disinteressato. Negli anni scorsi aveva manifestato una vera devozione per il mio lavoro di scrittore, acquistando anche decine di copie dei miei romanzi autobiografici per distribuirli ad amici e conoscenti. Grazie a lui, la mia commedia La coda dell'oca, messa in scena da Gianni Fortunato, fu invitata nel 2008 al Festival di Taormina. Siamo stati in contatto, per telefono o via mail, praticamente sino alla vigilia della sua improvvisa e immatura scomparsa. Era un uomo di grande sensibilità e cultura, la cui esistenza da alcuni anni era avvelenata da un procedimento giudiziario che si trascinava dietro e che a poco a poco, malgrado la serenità apparente, deve averlo toccato nel profondo, tanto che il suo cuore alla fine non ha retto. A lui dedico queste pagine, tratte dal mio quarto romanzo autobiografico, che Pompeo aveva letto e per il quale stava cercando per me, ormai disincantato al punto da non inviare più manoscritti a nessuno, un editore. Stranamente coincidono con le prossime elezioni regionali in Sicilia.*

Le lotte fratricide tra i fanfaniani e le altre correnti democristiane in quell'estate 1959, a causa dei risultati delle elezioni regionali in Sicilia, avrebbero potuto rappresentare il punto di rottura dell'egemonia cattolica nel paese e quindi avviarlo verso un diverso destino di consapevolezza storica, se le forze progressiste non fossero state accecate dal loro stesso pragmatismo ideologico. Un complesso edipico, che si è manifestato nella riproposizione unanime, dopo la seconda guerra mondiale, del Concordato fascista, ha condizionato e condiziona ancora la nostra curiosa repubblica, impedendole di indossare i panni di una sana laicità. Nulla di nuovo del resto di quanto, subito dopo la proclamazione di Roma capitale, si era fatto con la legge delle garantigie. Due occasioni storiche mancate per liberarsi di un contro-stato parassitario e canceroso che deforma e complica il dibattito politico, ed è in parte responsabile anche dell'insostenibile debito pubblico del paese.

Il Vaticano avvertì il pericolo di una crescita culturale, di una risorgenza laica, e corse ai ripari. A livello nazionale ne fece le spese Gedda, rimosso dalla presidenza dell'Azione Cattolica, mentre si avanzava l'ipotesi di un trasferimento da Palermo del Cardinale, *padrino* sconfitto elettoralmente e quindi non più adatto a giocare il Magnifico dell'ago isolano. La fragilità e l'ingenuità delle forze di sinistra siciliane, il loro distacco in fondo dai problemi reali della gente, sgonfieranno a poco a poco il tentativo di emancipazione popolare, anche per la violenta controffensiva della mafia, su cui la Chiesa chiudeva gli occhi.

Addirittura il Cardinale, continuando a negarne l'esistenza, lanciava contumelie e scomuniche contro i partiti di sinistra inalberando la sua spada di Carlomagno reazionario. Forse sta qui la chiave per capire come sulla scena del teatrino palermitano si succederanno tanti cadaveri di eretici eccellenti, si chiamino La Torre, Mattarella, Dalla Chiesa, Falcone, Borsellino e il conto è così lungo che, se vivessimo in un paese civile, il parlamento nazionale da tempo avrebbe dovuto essere dinamitato e i presidenti della repubblica frustati in pubblico davanti al Quirinale, in quanto ripetitori meccanici delle frasi soporifere e insignificanti con le quali i papi cloroformizzano i turisti della domenica. Certo, gradualmente, la posizione della chiesa sulla mafia cambierà, nel frattempo immense fortune si saranno accumulate con traffici loschi all'ombra del Banco di Sicilia e della Banca Vaticana. Noli me tangere.

A Sala d'Ercole Stagno d'Alcontres, eletto attraverso inciuci vari presidente dell'Assemblea Siciliana con il compito di fare annullare le elezioni – l'obiettivo della DC e del Cardinale era di sciogliere l'assemblea appena eletta – non riuscì nel suo intento e Silvio Milazzo fu rieletto presidente della Regione.

Le vicende politiche e la cronaca cittadina eccitavano terribilmente gli strani personaggi che incontravo nel retrobottega del *bouquiniste* di Corso Vittorio, al cui invito non avevo resistito, spinto dalla curiosità. Non rispondevano esattamente all'idea che mi facevo dei cospiratori. Erano sei o sette, una cellula tra le tante esistenti in città, pretendevano, l'una ignota alle altre, e tutte facenti capo a una misteriosa struttura centrale di pochi illuminati, a cui si risaliva per gradini sempre più ristretti. Si definivano i Nuovi Beati Paoli.

Alle discussioni infiammate tuttavia non corrispondeva un chiaro progetto eversivo, tutto era assai vago, a parte l'odio contro i mafiosi, i preti e l'ignavia dello stato. Si indicavano i mali la corruzione le ingiustizie e le prepotenze e si accennava all'imminenza di punizioni clamorose, addirittura di eliminazioni fisiche delle mele marce. Nomini non ne venivano fuori, né chi fosse abilitato a questi atti di giustizia popolare, a pronunciare sentenze.

Immaginavo ci fosse un castello kafkiano cui tutto convergeva, a cui tutto era esplicito e chiaro. In maniera allusiva, mi si faceva capire che potevo essere utile e che prima o poi avrei potuto essere messo alla prova. Almeno questo mi diceva Don Blasco, un uomo di una sessantina d'anni, piuttosto corpulento, il volto tagliuzzato da rughe profonde che sembravano corsi d'acqua prosciugati.

– Naturalmente, non è per oggi, ci vorrà del tempo, prima devi dare affidamento d'assiduità e discrezione.

Mi chiesi se incontrare questa gente, a due passi da Palazzo Sclafani, non potesse crearmi delle complicazioni, ma scartai l'idea. La mia caserma era niente più che un'opera dei pupi. Prova, se altro non bastasse, il maresciallo responsabile del servizio di guardia. Sempre nervoso e spaventato, tutte le sere ammoniva i soldati del picchetto a vigilare per respingere un eventuale assalto alla caserma. Quindi saliva su una sedia e controllava il lampadario, nel caso vi fosse stata nascosta qualche bomba. I soldati gli facevano le corna dietro le spalle, mentre lui fiutava ogni cosa preoccupato o si accertava che la finestra fosse ermeticamente chiusa. Alla fine, quasi a malincuore si decideva a partire, non senza aver ripetuto la solita esortazione: "*Battetevi da prodi, se i bolscevichi attaccano*". Come ho già detto, una volta chiuso il portone, i componenti del picchetto andavano a giocare a carte in camerata e poi tranquillamente a dormire, e solo restava di piantone per la notte il soldato che aveva perduto ai dadi.

In quell'inizio d'agosto arroventato, al centro dell'attenzione della cellula dei Beati Paoli c'era la questione dell'assassino del La Fata che sembrava individuato e ricercato. Come se il La Fata fosse uno dei loro, nel retrobottega si giurava che la giustizia non si sarebbe fatta attendere. Qualcuno a controcorrente disse che l'assassino contava poco e che bisognava sapere chi fosse il vero mandante.

– Suppongo che i Beati Sommi abbiano sulla questione delle idee precise, disse un altro.

E su quelle idee precise, la discussione presto infiacchita da un'afa opprimente, s'imposero le ferie estive e, per me, qualche giorno di congedo che il regio esercito repubblicano mi concesse, mentre in città imperversava la battaglia politica attorno alla questione dell'acqua, resa più drammatica dalla morte di Don Sturzo che di acqua nella sua vita ne aveva vista scorrere tanta. Il governo Milazzo fu formato mentre ero a Messina il giorno in cui, nello scantinato di Via dei Verdi, Gherzi Bombaci e i loro amici gettavano le basi teoriche del rinnovamento del paese, secondo un credo radicale di cui mi sforzavo di comprendere i sottintesi. Non riuscivo in verità a concentrarmi.

Avevo solo una gran voglia d'incontrare la ragazza a cui non avevo mai smesso di pensare. Sprovveduto, non sapevo neanche dove abitasse. Andai due volte in spiaggia, chissà. Poi pensai, con malinconia e strazio, che la mia ondina, la mia cestista, magari s'era fidanzata o sposata. Allora veramente compresi che non avrei più potuto vivere nella mia città. Scompensato da una sensibilità in fondo romanticamente esaltata e dispersiva, che mi impediva di percepire il confine tra sogno e realtà, mi trascinavo in preda a un sonnambulismo disperato.

Prima di ripartire, mia madre, gli occhi pieni di lacrime e il cuore grosso, mi mise in tasca alcune centinaia di lire, chissà come risparmiata sulla spesa. Solo lei, e nemmeno più io, si ricordava che il 18 agosto ricorreva il mio compleanno. Quel giorno del mio ventiduesimo, grazie a quei pochi soldi mi sentivo tanto ricco che, arrivato alla stazione di Palermo, comprai subito un romanzo di

*Urania e L'Ora.* Sfolgiando il quotidiano, una notizia mi colpì: l'assassino di Via Roma era morto in un incidente d'auto su Monte Pellegrino. Forse era andato a raccomandarsi a Santa Rosalia.

– Vai piano, scimmiazz! gridò Antonio all'autista del camion che ci stava traboccolando sulla litoranea.

Chissà in nome di quale santo intercessionante, il Comando Territoriale aveva decretato che i soldati della Sclafani avrebbero goduto di un pomeriggio di sole e di mare dalle parti di Sfferracavallo, dove una vasta porzione di spiaggia era delimitata con filo spinato e contrassegnata da un inequivocabile cartello: *ZONA MILITARE, vietato l'ingresso ai non appartenenti*, che un graffitista sconosciuto aveva corretto in *a parte i tenenti*, cosa assolutamente falsa, perché tutti i tipi di ufficiali e sottoufficiali con le famiglie, e bambinaie se del caso, vi avevano accesso.

Quando il nostro autista, con supremo sprezzo del codice della strada, sbarcò davanti all'ingresso la quarantina di soldati che avevano accettato il grazioso invito per godere di quegli ultimi temporaleschi giorni agostani, la spiaggia era strapiena, a parte un rettangolino, delimitato fin dentro il mare, gentilmente messo a disposizione dei signori militari di leva e di qualche caporale in discreto servizio di controllo, e di là del confine (il Piave mormorava non passa lo straniero) le famiglie, nel rispetto più assoluto delle distinzioni gerarchiche, anche se era difficile indicare i gradi dei mascoli presenti, a causa della loro tenuta balneare più che francescana.

Il filo spinato comunque assolveva pienamente il compito di tenerci lontani dagli animali mammelluti, offensivamente ancheggianti nel più vasto e ben curato settore dello zoo marino. È vero che dove eravamo, prima che il promontorio si rialzi per calare in picchiata sopra Terrasini, si godeva una splendida vista di Isola delle Femmine e sarebbe stato di pessimo gusto non apprezzare la compensazione. Condizionata tuttavia: poiché non ci si era ancora messi a bagnomaria che un megafono precisò che i signori soldati di leva dovevano nuotare non lontano dalla spiaggia, e in ogni caso a nessuno era permesso d'avventurarsi verso il circo scoglio popolato di sirene e già oscura brama d'insane voglie.

– Isola delle Femmine... fece Antonio quasi tra di sé, lo sguardo sognante, dopo che eravamo usciti in costume da bagno dall'unica cabina a disposizione.

– Isola delle Femmine, che cosa? chiesi.

– Niente, mi sembra piuttosto piatta e brulla. Forse è terra di capperi, di timo, un finocchietto selvatico ci starebbe bene per condire grigliate d'agnello e di salsiccia.

– Magari chi ha la barca ci va a fare la scampagnata.

– Dove la vedi la campagna? È terra bruciata. Forse i pescatori subacquei ogni tanto emergono e vanno a farsi una pennichella. Insieme alle foche.

– Perché, ci sono le foche da queste parti?

– No, ma nessuno gli impedisce di sognarsele. Le foche sono deliziose, hanno certi sederini e, contrariamente a quanto si crede, allo spiedo sono gustosissime.

E con un tuffo si gettò in mare, lasciandomi a meditare, forse l'unico a chiedersi seduto sulla sabbia cosa fossi venuto a fare, visto che non sapevo nuotare.

Doveva essere sceso dall'autobus precedente, non più di dieci minuti prima, il carabiniere, corpo ormai senza vita, in una pozza di sangue sull'asfalto. Falciato dal camioncino, ch'era finito più avanti contro il marciapiede, proprio davanti all'Ospedale Militare. L'autobus su cui mi trovavo aveva rallentato e si era immobilizzato una decina di metri prima della fermata. La folla sulla strada aveva interrotto il passaggio delle macchine. Stavo ad osservare la scena, stringendo sotto il braccio la cartella 'urgente' che il colonnello mi aveva ordinato di consegnare a un capitano medico.

Probabile, riflettevo, che quel carabiniere stesse portando anche lui una pratica o andasse all'Ospedale Militare per una visita medica. Certo era sceso dall'autobus distratto, l'autista del camioncino doveva avere premura e non gli era passato per la testa che dei passeggeri del mezzo pubblico potessero attraversare senza aspettare, per prudenza, che questo ripartisse. In verità, tutto è

semplice e complicato e la vita degli esseri umani, si sa, è legata a un filo sottile di casualità.

Forse Dio stesso dopo aver creato l'universo, una volta messolo in marcia, per distrazione ha dimenticato il suo freno a mano cosmico. Per cui miliardi di galassie corrono a casaccio, ora scontrandosi e annientandosi ora allontanandosi all'infinito. Per quanto incredibile possa sembrare, il numero di miliardi di esseri viventi che si sono già succeduti e si succederanno sulla Terra, umani, animali, vegetali, sembra apparire comunque derisorio in rapporto ai miliardi di miliardi di galassie, e ivi miliardi di miliardi di comete stelle pianeti satelliti asteroidi e altre diavolerie di oggetti cosmogonici non meglio identificati, in perpetuo rinnovamento generazionale anch'essi.

La meccanica celeste del padreterno necessita una capacità contabile infinita, una geograffazione sterminata e un'ingegneria elettro-chimico-nucleare in perenne attività, altrimenti l'immaginoso teatrino – concepito probabilmente in seguito a una eiaculazione spermatica primordiale provocata da una fellazione tra una coppia di divinità giuggerellone (big-bang), sempre che la nostra percezione dell'universo non sia un'illusione ottica – un giorno o l'altro (un secolo-luce o l'altro) sarebbe costretto a chiudere, come quello dell'opera dei pupi a cui in qualche modo s'apparenta.

La storiella del peccato originale per spiegare l'impassibilità divina, e la teoria del libero arbitrio dato agli uomini, cozzano non solo con il fatto che miliardi di esseri umani non hanno mai avuto né hanno coscienza di essere al mondo, ma pone Dio quasi negli stessi panni di Ponzio Pilato. Invece di quello del carabiniere, avrebbe potuto essere il mio libero arbitrio a spingermi ad attraversare la strada per essere travolto dal libero arbitrio dell'autista, il quale ultimo appunto, in preda al suo libero arbitrio disperato, ora stava tra la folla con le mani nei capelli e lo sguardo vuoto di chi sa quanti problemi quella scappatella del libero arbitrio poteva costargli, anche se, vista la comprensione dei testimoni nei suoi confronti, gravi colpe non gli si potessero apparentemente addebitare.

La banalità di un incidente non era ancora scontata, in quegli anni di cui parlo, come non lo era in fondo un conflitto a fuoco in pieno centro cittadino. La curiosità della gente poteva ancora vestire i panni della pietà e dell'orrore. Quanto a me, la mia ipersensibilità emotiva già dall'infanzia si era autocorazzata, anche le tragedie osservavo con sguardo neutro e rassegnato. Cosa comunque che non m'impediva di constatare che, nei pochi mesi del mio soggiorno palermitano, questo era il secondo cadavere insanguinato che vedevo con i miei propri occhi, il che confermava quella sensazione angosciata che risentivo, di vivere in una città dove la morte giocava a nascondino in ogni angolo di strada.

Allora, mi pare di averlo detto in varie circostanze, il mio temperamento e la mia visione del mondo tendevano a ridurre gli avvenimenti, anche i più insignificanti, ai massimi sistemi, e viceversa; e in qualche modo ancora m'interrogavo sull'influenza di un'astratta divinità che, regolando tutto, nella pratica quotidiana sregolava la storia e l'esistenza stessa degli esseri umani.

Se devo essere totalmente sincero, guardando il morto, riuscivo appena a frenare la voglia di sputare addosso al mio libero arbitrio, mentre dall'Ospedale Militare di fronte arrivavano trafelati un cappellano e un sergente che con un lenzuolo copri il corpo martoriato. Anche se costoro mi sembravano dei liberi arbitri meglio informati del mio e di quello dell'ex-carabiniere, mi chiedevo a che punto il libero arbitrio del mio colonnello avrebbe potuto essere scosso se avesse ricevuto la notizia che io ero stato travolto da un camion. Quanto a mia madre e ai miei tutti, non era neanche il caso che mi ponessi la domanda.

Ero io stesso meravigliato di questi pensieri sconnessi e gratuiti che mi passavano per la testa in una dispersione incontrollata, se chiudevono gli occhi vedevo stelle e galassie in uno spazio in espansione. In pieno giorno, sotto un sole che bombardava il cranio e toglieva il respiro. Tanto che all'improvviso scivolai per terra e il sottufficiale, che aveva portato il lenzuolo, raccolse la busta con la pratica "urgente" sfuggitami dalle mani e mi rialzò, tirandomi per un braccio fino all'ingresso dell'ospedale. Dove mi ritrovai sul lettino della sala d'urgenza con un ufficiale medico che mi dava schiaffetti sulle guance. Ridendo. Segno che aveva un libero arbitrio buontempone.

### L'écho du luth

#### LA POÉSIE

– Ils défendent de fausses valeurs. Ils savent que la langue devrait être employée pour de plus nobles projets, mais ils sont vides, et leur écriture ne renvoie que ce vide. Ils se rassemblent, magouillent entre eux, forment des groupes et des chapelles, s'épaulent l'un l'autre pour acquérir un pouvoir, aussi petit soit-il.

Maurice m'avait toujours donné la sensation d'une vieille fille aigrie dans une longue attente de fiançailles réparatrices. Je l'écoutais silencieux et sceptique, en observant sa silhouette sculptée dans le noir de la porte vitrée de son appartement. D'un air méprisant, il regardait en direction de la péniche blanche, exceptionnellement illuminée, à l'ancre sur le quai du Rhône.

Olivier aussi l'écoutait distraitement, de temps en temps il bâillait même, sans vergogne. Maurice se tourna un instant vers nous, les yeux hagards, puis ouvrit la fenêtre et s'en alla méditer sur la terrasse. Une bouffée d'air frais s'engouffra dans la pièce.

– Maurice – murmura Olivier à mon oreille, ricanant – est un garçon gentil et de bon cœur, mais sa poésie est loin d'être compréhensible. Et il en veut à ses confrères de le tenir à l'écart comme un pestiféré.

Je n'avais aucune intention de m'engager dans ce type de discussion. Olivier, d'ailleurs, était à prendre avec des pincettes. Il venait d'arriver de Cahors, avec ses fringales, il m'avait rasé toute la journée en me parlant d'une Jeannette pas sauvageonne du tout, pas du tout, comme il s'entêtait à répéter, mais je n'avais pas encore bien compris ce qu'il était venu chercher, au juste. Revoir les amis, bien sûr, mais...

– Il y a un nommé Gutenberg – reprit Maurice – qui reproduit à une vitesse folle ses

horreurs poétiques, celles de sa maîtresse et des amants de sa maîtresse. Tu vois l'impact de ces nouvelles technologies sur la littérature!

– Quelqu'un m'a dit – jeta Olivier sur le ton le plus naturel du monde – que Louise aussi fréquente le salon de ce dénommé Gutenberg. Est-ce vrai?

Voilà qu'enfin le charmeur de filles avait prononcé le nom qui lui brûlait la langue. Il était donc revenu pour Louise. Regret, nostalgie? Il l'avait quand même honteusement délaissée, au point qu'elle en était encore malade. S'agissait-il d'un retour de flamme, ou plus simplement de l'insouciance du conquérant, habitué à prendre, abandonner, reprendre à son gré et selon son plaisir?

– C'est vrai. – confirma Maurice – Je ne m'attendais pas à cela de la part de Louise. Qu'est-ce qu'elle a à voir avec ces fadasses? Sa poésie en souffre. Elle ne voit plus où sont les vraies valeurs.

Maurice était morne comme une carpe du Rhône. Il continuait de regarder dehors, en direction du Bateau Blanc, hargneux. C'était dingue, la haine qu'il avait vouée à cette péniche fréquentée par les écrivains de la ville.

Olivier me jeta un coup d'œil complice, comme pour me demander s'il n'était pas temps de partir. Il avait bien compris que Maurice ne l'aurait pas invité à rester chez lui. Depuis deux heures qu'on était là, il ne nous avait même pas offert un verre de vin. La nuit était tombée et pas un mot concernant le dîner ou l'hospitalité éventuelle pour Olivier.

– On se sauve, Maurice. Il se fait tard, et je n'ai pas encore cherché où me loger – se décida à dire celui-ci.

– Tu comptes rester longtemps? – demanda l'autre, indifférent.

– Je ne sais pas exactement. Ça dépend. Une semaine, probablement. Bon, je te souhaite la bonne nuit.

– Je pars moi aussi, Maurice – dis-je – On ferme tôt l'Hôtel-Dieu, tu sais. Je vais voir s'il y a un abri pour Olivier aussi, du moins pour cette nuit.

– A bientôt – nous lança Maurice sombre, mécontent qu'on s'en aille, mais content également de ne pas nous voir camper chez lui.

Dans l'escalier, Olivier ne put se passer d'un commentaire féroce:

– Quel con!

– Il n'est pas heureux.

– Con et malheureux, alors. Terrible.

On se dirigea vers l'écurie, où le concierge rendit à Olivier son cheval. Flammex était un alezan intelligent et paresseux, dont j'avais déjà eu moi-même l'occasion d'apprécier la grande expérience de vie. Comprenant que son maître allait lui imposer ma charge supplémentaire, il se cabra comme un taureau furieux, mais Olivier savait l'amadouer, car une très vieille complicité brechtienne liait maître et valet. On le monta.

Les rues étaient quasi désertes et pas faciles à traverser à cause du pavé glissant. On avançait d'ailleurs grâce aux faibles lumières qui venaient de l'intérieur des maisons. Il faisait froid et une pluie fine, neigeuse, commençait à tomber. Il fallait se presser, car de louches individus stationnaient ici et là, se querellant à voix haute, ivres et menaçants. Cela confirmait que la ville, abandonnée depuis l'Avent du dernier Brocanteur Major à toute sorte de clandestins et de racaille, était devenue invivable pour les citoyens honnêtes, car les viols les agressions et les cambriolages étaient quotidiens et impunis.

*Suite page suivante*



## L'HÔTEL-DIEU

On avait eu une matinée printanière. Sur la place Bellecour, pleine de monde, des jongleurs subventionnés avaient amusé les citoyens et les villageois, venus des environs marchander leurs produits. De nombreux étrangers se baladaient dans les rues, surtout des Lombards des Bourguignons et des Beaujolaisains. Et on avait pu assister à une danse folklorique improvisée par un équipage de marins siciliens, habillés à la mode espagnole, qui avaient remonté le Rhône avec une grosse embarcation de pêche. Olivier était arrivé avec eux, embarqué à Avignon avec son cheval. Il nous avait d'ailleurs présenté l'un de ces marins comme un "grand poète". Tout Sicilien qu'il fût, ce marin s'appelait André le Génois et c'était un muflé véritable. Il s'était collé derrière une amie de Maurice, d'une façon inconvenante et grossière.

Au lieu de l'envoyer au diable, Maurice avait été très courtois avec le Génois et l'avait longuement questionné sur son pays, prenant au sérieux les réponses évasives du mec qui, en vérité, ne pensait qu'à taquiner la dame qui était avec lui. Pauvre Maurice, avec ses coups de cœur irréflechis, il passait sa vie accumulant illusions et déceptions. Ne s'était-il pas suffisamment couvert de ridicule avec l'histoire loufoque du tombeau de l'égypte de Pétrarque, qu'il disait avoir découvert à Avignon en se promenant dans la ville des Papes avec Jean Vilar, le surintendant du roi ? Sa pétrarquiste trouvaille lui avait acquis, certes, les grâces de Louise, toujours friande d'italianeries, mais il n'avait pas su en profiter. D'ailleurs Louise, à cette époque, était complètement dingue d'Olivier, et pas même un latin lover hollywoodien invité au Festival Lumière n'aurait pu la convaincre de se laisser tatouer un scénario sur les fesses.

Tandis que je pensais à cette journée mouvementée qui venait de se terminer, Flammex s'était

arrêté pour arroser lui aussi la capitale des Gaules.

– Putain de cheval! – s'énerma Olivier – Sois poli, on est place Bellecouruse!

Flammex, offensé, se cabra brusquement et faillit nous désarçonner. Son patron alors changea d'attitude, lui donna du sucre et lui fit des câlins. Le destrier reprit la route, chantonnant.

– Est-ce que tu as des nouvelles de Louise? – demanda Olivier à brûle-pourpoint, ce qui me confirma qu'il était revenu avec cette idée dans la tête.

– Aucune. Je ne l'ai plus revue depuis quelque temps. Elle a été malade, à ce qu'on m'a dit.

– Quelle conne! Elle fait exprès, ma parole, d'abîmer sa santé avec ses mélancolies et ses cheries spirituelles. Il n'y a pas manière de lui faire ouvrir les cuisses, avant qu'elle ne te sirote l'un de ses poèmes.

Le poignarder? Me venger une fois pour toutes? Malgré l'amitié que je lui portais depuis longtemps, je ne lui avais jamais pardonné sa superficialité et son insouciance. Il ne s'était jamais rendu compte que le sujet Louise était pour moi douloureux, il m'aurait regardé d'ailleurs incrédule et amusé, si je lui avais avoué ma jalousie.

– Adelantes ! – murmura-t-il à l'oreille de son cheval.

Flammex hennit en signe de consentement. C'était un équin consciencieux au fond, bien qu'on ne sût pas grand-chose de lui, sauf qu'en l'an 1200 et quelques il avait été écorché et brûlé pour hérésie au siège d'Albi et qu'il était ressuscité, quadrupède phénix, quarante ans après. Reconverti, il avait eu ensuite maintes aventures avec des juments d'une foi catholique irréprochable, mais il était replongé dans l'apostasie avec une mule juive, maîtresse d'un cardinal d'origine syrien, soupçonné de pratiques sado-mahométones. On l'avait, à cause de cette liaison, réécorché et rebrûlé, et de réincarnation en réincarnation, il était fini sous le cul d'Olivier.

Lequel venait de considérer que le noble animal n'avait rien mangé de la journée, comme nous deux d'ailleurs.

– Ce con de fossoyeur! – éclata-t-il, en colère contre Maurice – Il pouvait au moins nous inviter à dîner.

On était arrivés. Je vivais à l'Hôtel-Dieu depuis un mois. Les nonnes Carmincites y tenaient une auberge de miséricorde pour les démunis et les voyageurs de passage. Mais de gros travaux étaient en cours dans le vaste édifice pour construire un centre commercial et un hôtel de luxe, grâce à la politique socialiste du Brocanteur Major.

Après avoir confié Flammex au gardien de l'écurie, lui donnant quelques sous pour l'avoine, nous entrâmes dans la grande salle du réfectoire, chauffée par le feu d'une cheminée et par l'haleine avinée d'une cinquantaine de personnages fantasques et épouvantables. Nous réussîmes à prendre place à une table déjà bourrée de monde, en jouant des coudes. Le temps de s'asseoir et une jeune novice vint nous porter, pressée, une soupe fumante.

– Messieurs, – fit-elle enfilant les mots l'un sur l'autre – il n'y a que cette soupe aux oignons pour tout le monde. Mais si vous voulez des quenelles, au nom de notre Seigneur, cela fait trente écus à payer d'avance.

Je mis la main à ma pauvre bourse, la main d'Olivier par contre se posa sur les fesses nonnesques. La novice le regarda avec une religieuse stupeur, tout en encaissant ma monnaie.

Nous lapâmes notre soupe, qui sentait plus la rave que l'oignon, comme des chatons affamés. Un type assis en face de nous, habillé en gentilhomme prétentieux malgré l'état misérable de ses vêtements, nous fixa avec un air désapprobateur et sévère.

– Est-ce qu'on a l'honneur de vous connaître, monseigneur? – lui demanda Olivier.

L'autre fronça les sourcils, indigné.

*Suite page suivante*

## LE THÉÂTRE

– Ne vous trompez pas, messieurs, en me rencontrant dans ce lieu malfamé. – répondit-il d'une manière ridiculement hautaine – Je suis arrivé trop tard en ville pour pouvoir me loger convenablement, selon mon rang. Je suis un maître à poncer, monseigneur, moi! Je passe la plupart de mon temps dans la capitale, auprès des esprits de finesse. Rien ne peut nous rapprocher, même pas l'illusion d'une étable claudienne en commun.

Et il se leva, courroucé. Nous le regardâmes partir tristounets, n'ayant pas à nous réjouir du fait que l'incommunicabilité entre les hommes augmentait de jour en jour, sans que les femmes s'en mêlassent. De mélasse en mélasse, heureusement la novice revint avec les quenelles.

– Vous venez de loin, monseigneur? –s'enquit-elle auprès d'Olivier, sans me gratifier d'une quelconque considération, car elle connaissait déjà l'état de mes finances.

– Ben qu'oui, ma poulette! – répondit Olivier, en lui plaquant cette fois une main sur les cuisses – Je suis venu faire la noce dans la ville la plus gaie du monde.

– Hélas, monseigneur! – soupira la nonnette – Ici, il n'y a plus de gais compagnons comme naguère. Les gens ne sortent presque plus la nuit. Les rues pullulent d'Indiens qui nous arrivent de ce nouveau monde au delà de l'Océan. Des cannibales, monseigneur, sans permis de séjour.

– Brrr! Dans ce cas, faut m'abriter pour la nuit, ma sœur.

– Le réfectoire est archiplein, monseigneur, vous le voyez. – fit la novice, charitable – Et après tout, à un seigneur de vos mérites, je ne le lui conseillerais pas.

– Que me proposeriez-vous, mon petit?

– Si monseigneur veut partager ma pauvre cellule, cela lui reviendra à cinquante écus. On ne

trouve rien en ville pour moins que le triple.

– Et mon ami?

– Votre ami a déjà son petit chez soi dans la cellule de notre sainte abbesse, monseigneur – ricana la coquine, découvrant mon pot aux roses.

Olivier ne parut pas trop étonné de découvrir ces dessous conventuels. Il s'accorda avec la novice, car celle-ci paraissait plus pressée de l'héberger que de marchander le prix. Jamais je n'aurais eu l'ascendant d'Olivier sur les femmes. La braise qui s'était allumée pour lui dans les yeux de la jeune religieuse, je l'avais vue souvent, à mon grand dam, dans les yeux de Louise.

Distrain par l'arrivée d'Olivier, je n'avais plus pensé à Louise de toute la journée. Cela m'avait soulagé de mon chagrin. Mais maintenant, le souvenir me revenait, doux et angoissant. Ce qui me rendait insupportable la proximité d'Olivier. Désormais assuré de le laisser dans des mains pieuses, je me levai, je lui souhaitai la bonne nuit et je sortis dans la rue.

La maison de Louise se trouvait en face de l'Hôtel-Dieu. Ses fenêtres étaient illuminées. Était-elle en train de dîner? Recevait-elle des amis?

Je restai un bon moment planté devant la maison, sous la pluie. Une silhouette bougea derrière les rideaux du premier étage. Je crus voir une tête épier dans la rue.

– Je m'en fous de son mari – me dis-je et je m'approchai de l'entrée.

Mais la porte s'ouvrit à l'improviste et en sortit un capucin qui me regarda de travers, avant de s'éloigner en direction du Théâtre des Carmincites. Intrigué, je le suivis à distance. Quelques minutes après, il frappait trois coups au battant du théâtre et, lorsque la porte s'ouvrit, il se limita à échanger quelques mots avec la personne apparue sur le seuil, et repartit vers le quai de Saône.

J'étais déconcerté car j'avais reconnu, dans la femme qui lui

avait ouvert, une comédienne avec qui je couchais de temps en temps et qui me consolait, par un amour folâtre et infidèle en vérité, de ma passion impossible pour Louise.

La porte des Carmincites s'étant refermée, je poursuivis le capucin, persuadé que ce religieux équivoque m'en voulait. Tandis qu'il traversait en courant le pont sur la Saône, les cloches de Saint Jean se mirent tout d'un coup à sonner le glas, me donnant des frissons.

Le capucin se défilait sur le pont comme un voleur. À l'angle de la primatiale, il s'arrêta à l'improviste pour me devisager à la faible lumière d'une basse fenêtre éclairée, et alors je pus voir dans ses yeux, relevés par les deux trous de la capuche qui lui masquait le visage, son regard menaçant. Il profita de ma surprise pour me pousser violemment à terre. Lorsque je réussis à me relever, il était déjà devant le grand portique, il paraissait lui aussi un décor, une colonnette moyenâgeuse. Mon ressentiment était de plus en plus fort, et mes soupçons aussi. Juste deux nuits auparavant, il m'était arrivé de faire inutilement le guet devant Saint Jean, ayant surpris ma comédienne s'y rendre au cœur de la nuit. Même si elle n'était qu'un amour de repli, j'en étais également jaloux et je lui avais reproché durement sa randonnée nocturne. Elle m'avait accusé de manies et d'hallucinations.

Je n'étais pas dupe. Je la soupçonnais de s'adonner à ces messes noires, à ces orgies effrénées qu'on disait se tenir dans de luxueuses et mystérieuses sacristies souterraines où les notables de la ville, pour rendre plus solide leur connivence, pratiquaient l'échangisme des couples et, par couplets et entre-couplets, jouaient au bridge les précieux parchemins enluminés de la bibliothèque et les inestimables reliques de Sainte Blandine, entre autres sa culotte historiée par un maître byzantin, le godemiché sculpté par Yoko Ono, et les tampax en papyrus égyptien.

*Suite page suivante*

## SAINT-JEAN

En arrivant à mon tour sur les marches, je fus accueilli par le rire haineux du moine, avant que la porte d'entrée ne lui soit ouverte et qu'il ne disparaisse à l'intérieur de l'église. Je me précipitai contre cette porte qui tournait sur ses gonds et, la repoussant énergiquement pour l'empêcher de se refermer, je me glissai dedans. À l'intérieur c'était noir, noir comme l'enfer, qui lui au moins est illuminé par les flammes, la miséricorde électrique de Dieu ne voulant pas s'acharner sur les damnés.

Empêtré dans cette obscurité, je n'aurais su où diriger mes pas, si la lueur d'une bougie n'avait clignoté au fond de la nef centrale, tout près du maître-autel, sur le côté gauche duquel une jeune nonne, entortillée dans le relief, agitait la bougie pour illuminer le parcours au capucin.

Mais ma tentative de les rejoindre fut frustrée par une force obscure, puissante et brutale, qui tout d'un coup m'immobilisa et comme une plume me souleva en l'air. Sans que je puisse comprendre ce qui se passait, mon corps était devenu plat et vitreux, collé à la rosace, telle une figurine peinte. Malgré mes efforts, il me fut impossible de me détacher et de me glisser au sol.

Entre-temps, la porte d'entrée de l'église s'ouvrit de nouveau, et encore une fois la bougie clignota tout près du maître-autel, pour indiquer la direction au nouveau visiteur. La silhouette, qui s'avança dans la nef, ondoyant d'une manière lascive, ne m'était pas inconnue. Mon cœur fit un bond, car aisément je reconnus la comédienne des Carmincites. Elle courait joyeuse en direction du maître-autel, où le capucin et la nonne l'attendaient. Elle eut quand même un instant de panique, une sorte d'intuition et de flair. Elle avait *sent* que j'étais là et souleva la tête vers le haut pour me localiser avant d'aller se jeter, théâtralement bien sûr, dans les

bras du moine, l'embrassant et le couvrant de baisers.

– Lui, c'est une valeur sûre! – eut-elle l'audace méprisante de crier à mon intention, en indiquant son complice.

L'écho du transept renvoya par ricochet cette phrase sonore et sibylline. Mais déjà tous les trois avaient disparu dans une petite trappe du maître-autel. Longtemps, seul l'écho bourdonna dans mes oreilles. L'écho... Eco!

Eco d'enfer! Voilà, je l'avais enfin reconnu, le capucin sémiologique. Sacré nom de la rose des vingt dégueulasses, pouvoir me payer la peau de ce corrupteur de comédiennes!

De jalousie éclatèrent les vitraux.

L'explosion me décolla de la rosace, je planai doucement jusqu'au sol comme si j'avais des ailes, de démon plus que d'ange. Ma colère n'en démordit pas pour autant. Sagesse aurait voulu que je rebrousse chemin, que je m'éloigne de ce lieu hanté. Au contraire je fonçai vers le maître-autel dont je tâtai le bord du marbre fiévreusement. Je ne sais pas comment je réussis à la fin à mettre la main sur une petite entaille, qui déclencha l'ouverture du passage par lequel ma comédienne et son débaucheur avaient disparus.

Un escalier se présenta à mes yeux, faiblement illuminé par un cierge qui brûlait devant une statue de la Vierge, une Vierge nue exposant un pubis dégoulinant de cyprine, à la jonction de deux cuisses d'albâtre. Au lieu de m'attarder devant ce mystère rare de larmoiement vaginal, je descendis l'escalier et je me retrouvai dans une crypte. Ce n'était pas cependant la crypte de l'église, que je connaissais, c'était une crypte secrète, enfouie probablement au-dessous de celle publique. Une porte en bronze entrebâillée attira mon attention, je la poussai. Elle s'ouvrait sur un couloir interminable, suintant le moisi. Ses murs étaient entrecoupés de niches abritant des statues de nonnes et de moines

dans des postures obscènes. Des portes s'ouvraient de part et d'autre du couloir qui courait rectiligne, s'allongeant en pente douce. Compte tenu de l'orientation et de l'égouttement des parois imbibées d'eau, j'en déduisis que je devais me trouver au-dessous du lit de la Saône.

L'une des portes donnait dans une vaste salle illuminée, aménagée de lits et de coussins, avec les murs tapissés de miroirs : lits de morts sculptés sur des sarcophages, et miroirs de l'âme éternelle, ouverts en forme de pages de missels accouplés.

En me cachant derrière les colonnes du déambulateur circulaire de la salle, je pouvais observer aisément les six personnages qui s'y trouvaient. La plus proche de mon point d'observation était la nonne qui avait attendu Eco et ma comédienne devant le maître-autel. Elle s'était déshabillée et ne portait, à part sa cornette, qu'une minuscule culotte rose, gracieuse mais trouée des deux côtés. Nonchalamment appuyée à une cariatide, qui représentait un martyr couronné d'épines et arborant un énorme sexe auquel elle se frottait voluptueusement, la religieuse était en train de se gratter d'un geste hiératique les narines.

Tout près d'elle, je reconnus le Consul de la Grande Botte et du Petit Bottin, accroupi dans une pose perverse devant le lavabo, se brossant les ongles des pieds. À sa gauche, non moins étonnante présence, il y avait le Brocanteur-Major de la Ville, paré d'un voile de cérémonie druidique, en train d'effeuiller une bande dessinée d'art sacré contemporain. En face, indolemment allongée sur un coussin, ma comédienne, obscènement penchée dans l'acte de montrer l'album de sa première communion au directeur des Carmincites. Debout au centre de la pièce, dominant cette Assemblée ésotérique, il y avait, sarcastique et enjoliveur, Lui, la valeur sûre, Eco de son nom, capucin de sa Rose.

*Suite page suivante*

## L'OPÉRA

Par un effort énorme de volonté, dans le but de m'approcher le plus possible de mon ennemi, je transmigrâi dans une urne qui portait en haut le buste sculpté d'un ancien échevin. Mais une fois blotti à l'intérieur, je fus pris d'une sorte de trouble de la personnalité, m'enorgueillissant stupidement de cette fonction publique qu'il me semblait avoir exercée à une époque lointaine et dont j'avais été trahissement dépossédé. J'étais le sujet d'un véritable sacre.

Bien que mes os fussent en poussière à l'intérieur de l'urne, ma vanité s'exalta. Comme si le mieux de moi se trouvait là-dedans, atomisé et épanoui. Je retrouvais l'assurance des grands protagonistes de l'histoire. J'avais gardé toute ma verticalité imposante, le modelé sinueux de mon manteau, la magnificence de la robe, des doigts effilés pour mes bagues précieuses. Mais juste en face de moi, dans une autre urne, dormait ma maîtresse attirée. Tyranne cruelle de mon cœur, cardiovascolisé par sa faute à la fin de l'histoire, elle me rappela à mes tristes amours.

Entre nos deux urnes, maintenant les six personnages se livraient tous ensemble, sur des tricliniums vicieux, à leur partie fine. Eco menait le jeu, sournois. Un signe à la nonne suffit pour que celle-ci, déchaînée, prenne à se gratter libidineusement une oreille, tandis que le consul de la Grande Botte et du Petit Bottin lui frottait sa brosse à dents sous les aisselles, en lui arrachant des gémissements déments et rutesques. Au même instant, le Brocanteur-Major, en proie à un raptus sexuel, avalait un oignon sans même l'éplucher. Alors ma comédienne, comme saisie d'un interdit soudain, ferma son album et vint s'asseoir sur les genoux du directeur des Carmincites. Ce fut au capucin d'intervenir.

– Nul n'est censé savoir ! – proclama-t-il en effet, solennellement.

À ces paroles, le Brocanteur-Major se prosterna à ses pieds, après avoir arraché de la vulve d'une vierge peinturlurée un modèle en échelle réduite de la verrière sacrée qu'il avait inauguré, avec force concours de peuple, quelques jours auparavant.

– Noble simiologue médiatisé, – chantonna-t-il – nous te donnons le modèle de la verrière sacrée, pour que tu puisses en faire une pissotière privée. Sanctus sanctus sanctus!

Tout en daignant accepter le modèle de verrière, le capucin répondit:

– Très Excellent Brocanteur-Major, il me faut maintenant un avion renifleur pour mener à son terme mon enquête théologique sur le langage lugdunense.

– O télévisuelle divinité, – s'exclama le Brocanteur-Major – nous vivons une grande ère de création créative, et c'est pourquoi nous nous efforçons d'aider ta scientifique démarche, si adaptée à la marche du siècle.

– Il me faut un avion renifleur – insista le capucin.

Le consul de la Grande Botte et du Petit Bottin intervint diplomatiquement:

– La grande nation que je représente, par annuaires interposés, mettra à votre disposition, maître informatisé, tout son réseau de trafic d'influences pour que vous puissiez renifler à la hauteur de votre magistère.

Satisfait par cet engagement, le capucin s'adressa à ma comédienne, d'un ton qui ne laissait pas de doutes sur la complicité couillisseuse qui les liait.

– Viens, ma chérie... Viens! Je renifle une présence hostile – et il continua à l'intention des présents – Mes très chers disciples, des raisons de sécurité m'obligent à m'éloigner. Essayez de me débarrasser du vers libre et immonde qui se cache quelque part dans cette salle.

Sacré capucin. C'était un défi meurtrier que le sien. Il

voulait ma peau. Et ma comédienne aussi.

Du haut plafond, un lourd rideau retomba soudain et l'obscurité la plus totale enveloppa le cryptique lieu. J'entendis des voix blasphémiques et blasphémiques blasphémologues leur sainte colère et des pas précipités s'approcher de ma cachette. Les pieds au cul, je bondis comme une souris égarée dans une chatière.

*Amor litterarum ab ipso fere initio pueritiae mihi est innatus,* écrivait Loup de Ferrière à Eginhard, haut perché au sommet de la parabole qui enfanta la *renovatio* carolingienne dans des paysages encadrés par des ogives et des fenêtres géminées. Depuis, les outrances langagières, par clercs interposés, se sont escarbouclées, spotisées et didérotisées, et enfin mallarmédisées dans une légèreté de l'être de plus en plus insoutenable.

Mais que dire de la diabolique *légèreté* du capucin? Depuis des heures je le poursuivais dans les souterrains maudits d'une ville démoniaque et catholique, et il réussissait à escamoter l'affrontement que ma juste colère demandait. Je finis par déboucher dans une autre salle immense, dallée, stalactifiée et stalagmitisée. Il y avait partout des ordinateurs allumés, toute une panoplie d'instruments informatiques. Le capucin était là, devant le tableau de commandes, en compagnie d'une jolie fille aux traits mongoliens. Je compris d'être arrivé là où l'on prenait les décisions concernant les grands colloques, séminaires, ébats et débats secrets. En effet, Eco et la mongoline (qui se révéla être la doyenne de la faculté de littérature appliquée aux priapes antiques) étaient en train de définir les derniers détails d'un séminaire sur "La virginité de Guignol et ses retombées sociolinguistiques dans le contexte transgressif de l'Opéra-comique au XIX<sup>ème</sup> siècle".

*Suite page suivante*

## LES ARCHIVES

Dans un coin à l'écart je découvris ma comédienne, silencieuse et grognonne, visiblement jalouse de la mongoline qu'elle devait considérer comme une rivale dangereuse, puisque auréolée du charme discret des chemins de la connaissance académique. Ne savait-elle pas qu'Eco passait avec la plus grande désinvolture de mamelle en mamelle, pour les vider de leur jus sémiologique?

– Venez par ici, maître ! – était en train de lui dire la mongoline extasiée, en précédant Eco dans une pièce luxurieusement aménagée pour les ébats scolastiques. Du plafond sixtinesque, foisonnant de fresques néo-modernes et post-pornographiques, surplombait un Thomas d'Équin nu, le sexe bandant pudiquement enfermé dans un préservatif (allusion au fléau ravageant la spiritualité du monde) et montrant le tableau accablant des mœurs du siècle.

– Regardez à l'intérieur de cette bibliothèque – continua la mongoline, ouvrant un meuble verrouillé – Voilà où sont cachés les parchemins dorés que j'ai retrouvés pendant ma jeunesse fouilleuse dans le désert de Gobi. Ils sont le témoignage sans phallus, et pour quelques fouilles, d'un événement majeur dans l'histoire de la planète. Ils relatent en effet l'arrivée de titanesques juments qui ont créé les hommes dans le but d'être montées.

La mâle intensité du regard du capucin se posa à tour de rôle sur les parchemins pour bibliophiles avertis et sur la mongoline, qui avait soulevé la montgolfière de sa jupe, façon de mettre toutes ses cartes sur la table.

– Vous avez les culottes mouillées – observa Eco, de mauvaise humeur. – Cela ne me paraît pas une bonne méthode pour s'engager dans une recherche qui s'annonce fondamentale pour les sciences sémiologiques et zoophiliques.

– J'ai trouvé une autre chose – fit la mongoline d'une voix ébranlée – Un manuscrit d'époque celto-brocanteuse où l'on parle explicitement de l'aménagement des quais du Rhône et de la construction d'un opéra grand-guignolesque.

L'œil du capucin s'illumina d'un éclair lubrique.

– On y fait également allusion à un bateau... – reprit la jeune mongolcult – un bateau blanc dans la vague... ou une vague de bateaux blancs. Le texte est assez confus à cet endroit. Et le mot *vague* d'ailleurs est tout à fait hypothétique, en vérité le mot bateau aussi est une extrapolation personnelle. L'idéogramme peut se lire soit *maison des écrivains* soit *salon du livre* soit *printemps des pêtes* soit *biennale des arts récréatifs* ou même *chatte jumentesque*.

– Très suggestif, très suggestif en effet – consentit Eco du bout des lèvres – Mais cela risque de nous éloigner de notre quête.

– Pas vraiment, non. Au néolithique, la religion des Mongolines, ancêtres des celtesses presque-iliennes, était fondée sur l'adoration de la Grande Chatte d'où, par réminiscence, le tableau de Seurat.

– Excellent ! Déduction exemplaire. Mais comment en êtes-vous arrivée à décrypter les caractères idéologiques du manuscrit ?

La professe mongoline baissa chastement les yeux, avant de répondre.

– Par un procédé technique tout à fait nouveau. – avoua-t-elle – J'ai utilisé un pendule.

– N'auriez-vous pas eu l'audace de vous servir du pendule de Foucault? – s'indigna Eco – Sans m'en demander la permission? Savez-vous que vous avez piétiné mes droits d'auteur?

Et pris de colère, il lui assena un coup de queue à la vavite, l'abandonnant effrayée à son destin de mongoline. Puis il rejoignit ma comédienne qui, le voyant revenir, eut un orgasme de

bonheur. Il la tira par la main et hop!, de nouveau dans les couloirs avec cette conne qui le suivait pantelante et boitant d'un pied, car elle avait perdu une chaussure.

Tous ces événements historiques s'étaient déroulés avec une telle rapidité qu'il m'avait été impossible de réfléchir sur leur dynamique et leur véritable signification sémiologique. J'étais pour le moment condamné à suivre le mouvement désordonné de la culture souterraine, mais je commençais à prendre conscience que le hasard et les affres de la jalousie m'avaient amené dans le sancta sanctorum de cette ville secrète, qui dans ses viscères s'adonnait à des pratiques paléographiques abominables.

Les zigzags du couloir souterrain n'aboutissaient en fin de compte qu'en d'autres couloirs, dans une multiplication cananéenne des couloirs à usage et consommation des usagers les empruntant. Il me fallut une bonne dose de concentration pour ne pas perdre encore une fois les traces d'Eco. Il essayait de me semer par des détours tortueux, mais il se heurtait à mon endurance. Je le rejoignis en effet tandis qu'il s'engouffrait dans une nouvelle vaste salle éclairée, dont la belle fresque hermaphrodite du plafond et le rideau rouge, historié de lettrines cochonnes, me donnèrent d'emblée la clé toponymique du lieu. On était dans le sous-sol du Théâtre des Carmincites.

Un rire grossier et sardonique secoua la voûte de la salle. Sacré capucin, sang du Nom de la rose des vingt dégueulasses! J'étais si peu de chose pour lui, qu'il croyait pouvoir ouvertement me ridiculiser. Je n'étais qu'une petite doublure écrivarde, un micrososie anonyme, un manuscritard que Jean Neumeister aurait chassé hors de son imprimerie à coups de pieds dans les fesses. Je vivais à Lugdunum depuis un temps immémorial et je n'avais jamais eu accès aux secrets de la ville.

*Suite page suivante*

## LE MUSÉE GADAGNE

Jamais je n'avais pu compter sur une seule amitié simiologique tandis que lui, à peine arrivé, il avait trouvé une primatiale accessible à des heures non ouvrables, une nonne marmoréenne lui tenant la bougie en-dehors de toutes conventions syndicales, une mongoline spécialiste en juments primipares et une comédienne ouverte à tous vents et marées pour trouver une déclaration de travail à présenter aux Assedic. Sacré pouvoir des médias! Sacré Nom d'Eco et Capuchon de sa Rose!

Au début, son intention n'était certes pas celle de me nuire, il ignorait mon existence dans cette paroisse internationale, mais maintenant il en était au courant, car ma comédienne avait dû lui en raconter des mûres et des groseilles sur mon compte, en me décrivant comme un mec dangereux, au bord de la folie amoureuse, mégalopomane et anti-paroissial, et pour cela sous la foudre d'une excommunication urbi orbi et malentendants.

Une trahison, celle de ma comédienne, lâchement perpétrée pour un plat de lentilles, pour arracher au capucin un contrat quelconque, peut-être pour une simple lecture de poèmes sulfureux pendant les messes noires qui se tenaient dans ces souterrains, ou dans les hôtels particuliers du Brocanteur Major et du consul de la Grande Botte et du Grand Bottin. La passion calculée pour le cappuccino l'avait amenée à piétiner les règles les plus élémentaires de sa déontologie professionnelle (la fidélité à mon égard), et cela sans être vraiment assurée du jugement dernier des Assedic.

N'apercevant plus le capucin ni ma comédienne, il ne me resta que tâter les parois. Je repérai sans trop de peine un mécanisme qui fit tourner une dalle sur ses gonds. La cachette donnait sur un escalier en colis de franc-maçon qui débouchait sur une autre salle pleine de missels pornographiques

entassés en vrac. J'étais parvenu dans le sex-shop du Théâtre des Carmincites. C'était une découverte pharaonique. La plupart des missels portaient le sceau d'un imprimeur implanté dans la rue Mercière. D'origine italienne comme Eco, cet imprimeur était le frère défroqué d'une nièce de Savonarole jadis maîtresse d'un cardinal francophone, qualité pour laquelle d'ailleurs il avait obtenu une bourse et une autorisation d'imprimatur par la direction des Affaires Culturelles. Un sacré petit bonhomme qui se donnait de l'importance à cause de ses origines cléricomanes et aussi parce qu'il avait, comme il racontait lui-même, fréquenté la maison de Pic de la Mirandole et de sa servante Mirandolina à Venise, en compagnie de monsieur Goldoni.

Cette découverte m'ouvrait les yeux sur les magouilles de la paroisse qui enfouissait dans ses bas-fonds les écholalies et les beaux fleurons de son écriture monaco-maniacale. Mais quel jeu jouait Eco ici? Qu'est-ce qu'il était venu foutre dans cette galère? Était-il à la solde des Templiers ou du Brocanteur-Major?...

La question tout d'un coup m'alarma. Je me souvins en effet de la prophétie de Nostradamus: "*Un grand Écho détruira la ville du confluent*". J'avais toujours pensé à une catastrophe nucléaire, un bricolage à Superphénix, mais je devais me replier sur une autre hypothèse. Pour en avoir le cœur net, il me fallait retrouver l'immonde capucin.

Presque au hasard, je m'avançai dans un couloir puant. Je traversai un pont minuscule sur un égout et je me retrouvai dans un autre couloir qui remontait abruptement. La pente s'accroissant et le couloir devenant de plus en plus sombre, je marchai je ne sais combien de temps jusqu'à ce que j'arrive à un grillage rouillé, que je poussai sans difficulté. Plutôt étonné, je me retrouvai dans une cave où s'entassaient de vieux meubles et des cartons, grouillant

d'araignées qui avaient tissé des cathédrales lumineuses et fantasmagoriques.

J'ouvris à coups de pieds une porte moisie et j'empruntai l'escalier qui menait au rez-de-chaussée. Une autre surprise m'attendait: il n'y avait pas de porte d'entrée, ce qui était plutôt étrange. Je montai donc au premier étage. Là non plus, il n'y avait pas de portes, mais une petite lumière sans source apparente illuminait ces vers à peine lisibles, gravés sur le mur:

*Suis le lion qui ne mord point*

*Sinon lorsque l'ennui le poinct*

Du moment qu'en bas il n'y avait pas moyen de sortir, je continuai à monter. Sur tous les paliers il y avait des pots fleuris, mais aucune trace de portes. Une pâle lumière illuminait l'escalier. J'entendais une musique, douce, mélancolique, envoûtante. Je tâtai les murs de mes mains, rien. Je ne comprenais pas. Je montai encore, de plus en plus angoissé et essoufflé. Enfin, sur le dernier palier, une rampe minuscule en bois encaissée dans le mur s'épuisait, sans transition, dans une immense mansarde. Une pièce en trompe-l'œil car une gigantesque fresque sur les murs, reproduisant le Rhône au clair de lune, donnait l'impression de se trouver dans une terrasse ouverte sur la ville. Ici et là, dans des vitrines, des marionnettes vénitiennes me fixaient courroucées.

Dans ce lieu, la musique résonnait comme un appel. On aurait dit un instrument ancien. Oui, c'était un luth. Sa douceur et sa mélancolie imprégnaient la pièce. Je levai les yeux au plafond. C'est-à-dire, au ciel intensément étoilé qui remplaçait le plafond. Jamais je n'avais vu un ciel si chargé. J'étais dans une fresque, et c'était comme si dans cette fresque s'était figé à jamais le ciel étoilé d'une autre époque.

*Suite page suivante*

## L'ÉTRANGER

Le luth résonna sur ma droite. Mon attention revint à la fresque sur le mur, là où le relief mettait en valeur le pont sur le fleuve. Au milieu du pont, il y avait une tour de garde. Sur la tour, un lion.

"Suis le lion qui ne mord point..."

Ma main tremblante se posa sur la crinière du fauve, j'exerçai une légère pression. Une partie de la fresque tourna silencieusement. Un autre escalier. Les notes du luth me pénétraient avec leur douceur indéfinie, je précipitai dans une rotation incontrôlable de mon corps au fur et à mesure que les marches m'enserraient, m'étreignaient dans leurs... bras. Oui, c'étaient des bras qui me serraient. Des bras de femme. Ils me serraient et me desserraient pour me donner le temps et l'envie de descendre. J'étais à l'intérieur d'un corps de femme. Ce corps de femme était un luth. Mon cœur battait la chamade.

Je sentais de plus en plus fort une haleine, un parfum. On m'embrassa. Je fermai les yeux, je m'abandonnai. La chute dura longtemps, je retombai sur quelque chose de lisse, de doux. Des tapis, de la mousse, je ne sais pas. J'étais dans un vaste espace, où il y avait de nombreuses étagères pleines de livres et qu'une cheminée égayait par des bûches crépitantes. Une femme nue, assise par terre, pinçait les cordes du luth. Sa voix pure scandait un poème:

***Tant que mes yeux  
pourront larmes répandre  
à l'heur passé avec toi  
regretter***

– Louise!– cria ma voix étranglée – Louise, il y a longtemps que je te cherche.

Mais comme si une rafale de vent glacial s'était brusquement infiltrée dans la pièce, le feu dans la cheminée s'éteignit d'un coup et la femme fondit en cendre. Et je vis alors le lieu où j'étais, tel qu'il était réellement: moi,

gangreneux, puant le renfermé des siècles, les murs dénudés et sales.

Une trappe s'ouvrait dans le sol. Encore un escalier s'enfonçant dans le vide et le noir. J'entendis comme un murmure d'eaux souterraines, puantes, tumultueuses, et l'éclat d'un rire diabolique. Sacré capucin! Je ne pouvais me soustraire à son défi. Je dégringolai vers le bas, toujours plus en bas. Je n'écoutais même plus le battement de mon cœur, car dans ma tête bourdonnait désormais l'écho affreux et terrible d'eaux en précipice. C'était un entonnoir sans fin.

– Louise! Louise!

Je tombai dans un fleuve noir de boue, bouillonnant, un immense cours d'eau coincé entre deux parois rocheuses surplombées d'un plafond de granit. Était-ce le Rhône de l'ombre, le reflet spéculaire et infernal du grand fleuve? L'eau était brûlante, huileuse, dégoûtante. Je délirai, emporté par le courant, avec l'illusion d'entendre toujours la musique douce du luth. Jusqu'à ce que le fleuve ne devienne une mer ouverte, sans plus de côtes et de limites visibles, d'une couleur rouge-sang.

C'est alors que j'aperçus la péniche, lancée à une vitesse folle au gré du courant. Dans la lueur ténébreuse, je vis une silhouette phosphorescente tenant fermement la barre. C'était lui, Eco, mon âme damnée.

– Jamais, tu m'entends, jamais tu ne trouveras Louise – hurla-t-il cinglant – Tu as voulu longtemps te cacher derrière un amour feint pour la comédienne, mais on sait bien que c'est Louise que tu cherches. Jamais tu ne la trouveras.

Et la péniche s'éloigna, disparut dans les tourbillons du courant. Une force obscure m'emportait moi aussi dans l'eau boueuse de la mer souterraine, happé comme une brindille. Mes mains ahaient, ne trouvant pas de prise. À croire que l'eau n'en finirait jamais de précipiter dans les entrailles de la terre.

J'avais déjà perdu tout espoir de salut, lorsqu'un point lumineux

apparut sur la voûte de granit, à nouveau visible. C'était un trou, un hublot, un phare, un œil grand ouvert dans la tourmente. Un œil de cyclope tournoyant dans les ténèbres.

Une énorme patte velue m'arracha au courant et m'attira vers une horrible bouche d'ogre. Je fermai les yeux, résigné à l'extrême outrage.

Il ne m'avait pas dévoré. Il m'avait posé doucement sur le bord de son œil démesuré: une grotte dans la roche escarpée.

De l'air. De l'air frais. J'avançai sur mes mains et sur mes genoux, je me laissai glisser et je me retrouvai aux pieds d'une statue. L'Homme de la Roche me regardait bienveillant du haut de son piédestal. La Saône coulait paisible dans l'obscurité de la nuit. Des voitures glissaient sur la chaussée humide.

### Andrea Genovese

*Flâner par les traboules,  
reniffler les montées et les escaliers  
sur les pentes, s'égarer sur les  
quais dans le vacarme d'un  
marché à chameaux.*

*Caravanes, postes à  
chevaux, arômes perçants  
d'étables, d'andouillettes et  
quenelles; et la carafe du  
Nouveau pour des jeunes hommes  
à plumes, qui draguent et  
pénichent les cordières.*

*Je croise Louise, Gargantua  
au bras du docteur, Du Bellay qui  
rentre d'Italie.*

*On ne sait pas encore que la  
terre est une bille qui glisse, qui  
tourne, qui façonne les hommes à  
une vitesse de mots glacés.*

*Un Lyon secret, hypocrite,  
jouisieur, moisit dans les  
archives: ici, au milieu de la  
place, a flambé mon bûcher.*

D'après *Les Nonnes  
d'Europe*, Lyon 1986

## Festival Lumière 2017

### A Wong Kar-wai le Prix de la IXème édition

Il n'y a pas de doute que le Festival accouché il y a neuf ans par Thierry Frémaux Bertrand Tavernier et l'équipe de l'Institut Lumière est devenu, grâce à d'importantes subventions publiques et au mécénat privé, un événement majeur de la vie culturelle lyonnaise. La double casquette de Frémaux, directeur de l'Institut et délégué général du Festival de Cannes, y est pour quelque chose. Stars et starlettes du cinéma français et américain se bousculent au portillon et, pour endiguer timidement le colonialisme cinématographique des Etats-Unis, des acteurs et des réalisateurs d'autres pays y pointent leur nez. Quatre jusqu'ici les lauréats américains (Eastwood, Forman, Tarantino Scorsese), deux les français (Depardieu, Deneuve), un anglais (Loach) et un espagnol (Almodóvar). Curieux quand même que tous soient des réalisateurs excepté les français : de toute évidence, pour l'instant, en France le cinéma n'exprime pas grand-chose, à part des trucs intimistes de triangles amoureux, des histoires de culs masculins ou inspirées de ce féminisme agressif typiquement hexagonal qui a rendu les femmes françaises les plus sentimentalement instables et les plus malheureuses du monde. Du moment qu'on ne peut pas couronner Bertrand Tavernier, bien qu'il soit un grand cinéaste et un grand cinéophile, on s'en tire donc avec des acteurs. En tout cas Tavernier avait de quoi faire avec son *Voyage à travers le cinéma français*, une série en huit épisodes, à la rencontre de Guitry, Pagnol, Tati et bien d'autres. Un hommage particulier cette année à la filmographie d'Henri-Georges Clouzot et à des documentaires le concernant. A l'honneur aussi, en tant que réalisateurs français, Jean-François Stevenin, Anna Karina et Diane Kurys.

Pour ce qui est du prix, la IXème édition du Festival a orientalisé sa perspective, on est allé chercher à Hong-Kong le lauréat : difficile pour un profane comme moi, à qui Wong Kar-wai était complètement inconnu, de donner un jugement de valeur, d'autant plus que les deux films que j'ai eu la possibilité de voir, *Chungking Express* et *In the Mood for Love* m'ont paru suffisamment dans l'air du temps et de tous les continents, les dialogues, surtout du deuxième, d'une naïve niaiserie, le tout racheté par des cadrages d'une poéticité picturale. Mais j'ai très peu vu. Et je fais donc crédit sur sa valeur aux longues queues auxquelles je me suis heurté dans les salles qui programmaient ses dix longs métrages. J'aurais dû m'y prendre à l'avance dans la réservation des places car spectateurs payants ou journalistes non payants sont en cela égaux, et la paresse est sanctionnée. Co-protagonistes du lauréat étaient aussi un bon nombre de réalisateurs invités et dont quelques unes des œuvres programmées, tel était le cas cette année de Tilda Swinton, William Friedkin, Michael Mann et Guillermo del Toro. Pour ce qui est de ce cinéaste mexicain j'ai pu voir quelques uns de ces films, mais son gothique exacerbé et grandguignolesque me fatigue et au fond me laisse de marbre, sans compter que comme Tarantino et Benigni (nazisme, holocauste) il essaie de refaire l'histoire (franquisme) de manière très simpliste. Mai ce ne sont que

des notes d'humeur, et d'ailleurs je ne peux nier que la dynamique de sa caméra est plutôt spectaculaire et que ma demi-ignorance du lexique cinématographique fait de moi un piètre critique et un très modeste chroniqueur. Le reste de la programmation était présenté sous différentes sections : *Westerns classiques*, *Femmes cinéastes*, *Sublimes moments du muet*, *Grandes projections*, *Nouvelles restaurations*, *Nuit Guillermo Del Toro*, *Nuit Dans l'espace*, *Grande séance enfants*, et autres bricoles tout aussi intéressantes. Un très vif succès a été obtenu par les Masters Class des plus importants invités, qui se sont prêtés aussi au jeu de la présentation de films. Enorme succès aussi pour les deux *Ciné-concerts* à l'Auditorium, l'un de l'orchestre de Lyon dirigé par Carl Davis, l'autre de l'organiste Samuel Liégeon, en accompagnement de deux films d'Harold Lloyd. Invité pour la musique de films Giorgio Moroder.

Le Festival c'est 180 films pour 400 séances dans une trentaine de salles et 700 bénévoles. Les trois grandes **Séances spéciales** (à la Halle Tony Garnier et au Centre des Congrès) sont de véritables bains de foule bon enfant. Ennuyeuse comme l'année dernière, malgré la présence d'Eddy Mitchell, invité en tant qu'acteur et non pour chanter, l'Ouverture, où le nom du lauréat n'est presque pas mentionné. Très animée par des chanteurs (la présence d'Aznavor était purement symbolique), la cérémonie de la *Remise du Prix*, avec le sacre de Wong-Kar-wai par Isabelle Adjani. Morne la *Séance de clôture*. Toutes ces soirées en tout cas trouvent un public nombreux et enthousiaste, le spleen doit être sûrement dans mon DNA baudelairien. Le Festival c'est aussi un *Marché du film classique* et une *Ciné brocante* très courus par les professionnels, une radio, un journal, un beau catalogue, le remake de la *Sortie d'usine des Lumière* par les invités, une exposition de photos, un Village dans les jardins de l'Institut, les nuits de détente sur la péniche *La plateforme*, où artistes et fans attendent l'aube autour d'un verre. Je crois avoir fait ici une synthèse la plus exhaustive possible, pour souligner l'imposante machine organisatrice. Après quoi, je peux dire qu'il y a des choses à repenser, des répétitions un peu machinales, que le public est en grande partie le même (des retraités mais aussi beaucoup de jeunes cette année, presque jamais la tranche d'âge intermédiaire, les travailleurs quoi). L'impardonnable défaut de ce Festival est qu'il continue à ne pas programmer une rétrospective Tarzan-Weissmuller, la seule saga que je pardonne au colonialisme cinématographique américain. Rendez-vous est pris pour 2018 : il est probable qu'on aura un dixième anniversaire avec feux d'artifice. Et pourquoi pas des projections en plein air dans les quartiers de Lyon, en particulier Place du Pont par exemple ? Qu'au moins une fois pendant une semaine on n'ait pas à se soucier des prostitués rom, des délinquants habituels et des dealers, dont le Saint Patron du Festival et grand touriste culturel à l'international, l'ancien maire Gérard Collomb, semble être Saint Patron aussi, au grand dam de la sécurité des habitants qui depuis des années endurent vols, agressions et menaces quotidiens.